La postérité d'un maître de pension

Autor(en): **André, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]**

Band (Jahr): **27 (1954)**

Heft 10

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-777182

Nutzungsbedingungen

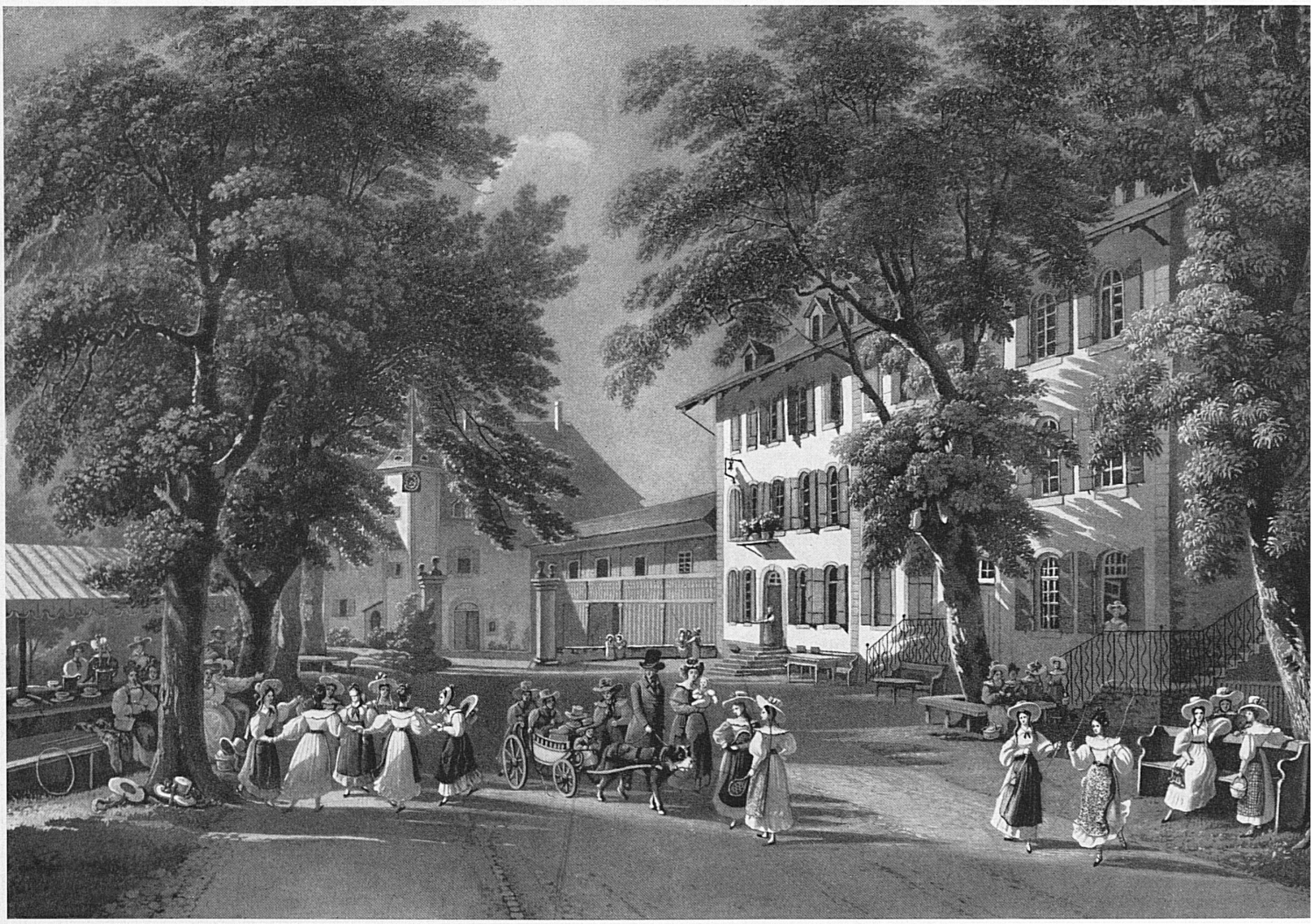
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

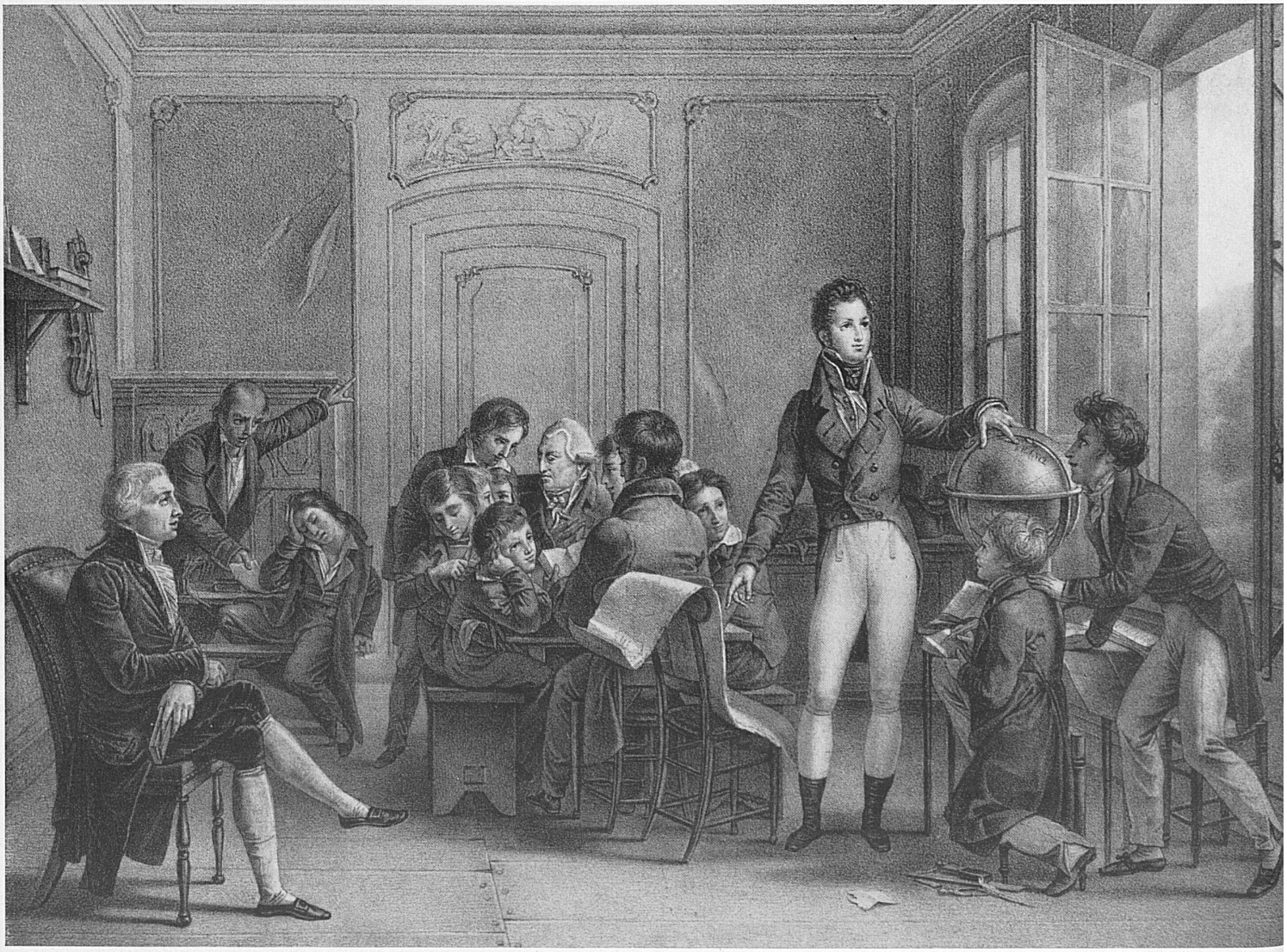
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch





Seit dem Jahre 1766 beherbergt das Schloß Montmirail im Kanton Neuenburg ein Mädchenpensionat. Es steht hier, gezeichnet von Gabriel Lory fils (1784–1846) als Zeuge der großen Tradition schweizerischer Privatschulen.

Depuis 1766, le Château de Montmirail, dans le canton de Neuchâtel, abrite un pensionnat de jeunes filles. Représenté ici par une gravure de Gabriel Lory fils (1784–1846), il témoigne de la grande tradition des écoles privées suisses.

Fin dal 1766 il castello di Montmirail nel cantone di Neuchâtel ospita un convitto femminile, che vediamo qui in un disegno di Gabriel Lory figlio (1784–1846) quale testimonianza di una grande tradizione svizzera nel campo dell'educazione giovanile.

Montmirail Girls' School, established in 1766 in Montmirail Castle in the Canton of Neuchâtel, is witness to the great tradition of Swiss private schools. This drawing was made by the Swiss painter Gabriel Lory, the Younger (1784–1846).

Von 1793 bis 1798 war das Schloß Reichenau in Graubünden eine Erziehungsstätte für Knaben, in welcher der nachmalige König Louis-Philippe von Frankreich eine Zeitlang unterrichtete. Heinrich Zschokke brachte die Institution zu kurzer Blüte.

De 1793 à 1798, le Château de Reichenau dans les Grisons était un institut d'éducation pour garçons, dans lequel le roi Louis-Philippe de France enseigna pendant quelque temps, avant de monter sur le trône. Grâce à Henri Zschokke, l'institution atteignit à une prospérité qui ne dura guère, cependant.

Il castello di Reichenau nei Grigioni fu dal 1793 al 1798 la sede di un collegio per ragazzi, nel quale insegnò per qualche tempo il futuro re Luigi Filippo di Francia. L'istituto ebbe un breve periodo di prosperità sotto la direzione di Heinrich Zschokke.

Reichenau Castle in the Canton of Grisons was an educational establishment for boys from 1793–1798. During part of that period Louis Philippe, later King of France, was a tutor here. The Swiss writer and educator Heinrich Zschokke brought the institution to prosperity.

A vrai dire, ils sont plusieurs en Suisse à nous avoir créé une réputation de pédagogues internationaux. A la fois positifs et idéalistes. Il y a l'ancêtre Pestalozzi, trop connu pour qu'on y insiste. Il y a cet Emmanuel de Fellenberg, philosophe sur terre, que Metternich appelait «le seigneur de Hofwyl», parce qu'il y enseignait, non sans succès, l'art de gouverner les hommes autrement qu'en les plumant. Une école d'hommes politiques, pas de science politique, c'est ce qu'il avait créé, ni plus ni moins. A côté d'une école pour les pauvres, d'une école pour les riches, et d'une école pour les gens qui, après leurs études, s'intéressaient à la culture du sol. Vous devinez le maître de ces deux maîtres: Rousseau. Qu'on dise encore que les idées ne mènent pas le monde! Qu'un livre ne pèse que son poids de papier! Y aurait-il aujourd'hui chez nous tant d'instituts d'éducation, s'il n'y avait pas eu l'*Emile*, ou plutôt la langue de Jean-Jacques? Car tout est là. C'est ce style qui a pénétré dans les meilleurs esprits pour les inciter à l'action la plus profonde et la plus lointaine.

N'en oublions pas le maître de pension. Tous les Suisses le sont un peu. Mais Tœpffer, notre Tœpffer, le fut à sa manière. Son ambition n'était pas de transformer l'âme humaine selon de nouveaux principes, encore qu'il pensât beaucoup. Il avait simplement peur d'ennuyer son monde. Alors il le promenait. A pied, en char à bancs. C'était le sport de l'époque. On logeait où l'on pouvait. Puis quelques mois plus tard, le chef de course racontait, la plume à la main, les randonnées de la petite troupe. Il les racontait, lui aussi, dans un style tout plein de charme. L'écrivain a survécu au professeur de belles-lettres qui s'était fait instituteur. Celui-ci n'en a pas moins résolu pratiquement un problème qui torture les meilleurs: assouplir les contacts entre le maître et les élèves, mais les assouplir à bon escient. Il avait, par un tourisme judicieux, choisi l'oxygène. Vous me direz qu'il ne passait pas son temps à se promener avec une douzaine de potaches. Bien sûr! Ces courses étaient même pour lui un gros souci; son foie le chicanait quelque peu, il grossissait les moindres contrariétés, s'énervait outre mesure, et finalement devenait maussade. Tœpffer n'était au fond Tœpffer que chez lui, place Saint-Antoine, à Genève. Institut qui ne payait pas de mine, dans son rez-de-chaussée, mais où un certain nombre de jeunes gens ont appris tranquillement à devenir ce qu'on appelait alors des «messieurs». Où préparait-on les dames? Un autre écrivain y songeait en même temps: Vinet.

Les parents des jeunes messieurs qui prenaient pension chez Tœpffer entendaient les placer assez bien, n'en doutez pas, dans cette vie où régnait le romantisme, mais où naissait l'industrie. Les mœurs changent, les besoins beaucoup moins qu'ils n'en ont l'air, et les aspirations pas du tout. On en est en somme toujours à devoir inoculer ce quelque chose qui paraît inutile, et qui rendra plus tard un irremplaçable service. Il s'agit de vaincre une résistance naturelle, organique. Au collège de Montaigu, à Paris, les cuistres y parvenaient, à la Renaissance, par les poux, par la trique, par le travail, par la faim. C'est une méthode où, comme vous voyez, le physique avait déjà largement sa part. Elle a fait d'effroyables docteurs; elle a aussi formé un Calvin, un Loyola. Des durs, soit dit sans leur manquer de respect...

L'air et le soleil maintenant interviennent à la place de ces agents plutôt négatifs malgré leur pouvoir sur la vigueur du tissu cérébral. On a compris que le bien-être corporel n'était pas un obstacle au développement intellectuel. Etait-ce si facile à trouver? Si facile à prouver? Le plus hygiénique des régimes ne portera ses fruits qu'avec le concours d'une vocation qu'entretient l'expérience et qu'éclaire la science. Il faut mettre les adolescents sur leur voie. Autrement dit, les aider à se découvrir, quelles que soient leur nationalité ou leur race. Quel que soit également leur milieu. Arrivés ici sans savoir ce qu'ils sont, ils en partiront avec l'idée d'une carrière. Et un caractère mieux trempé. Il y a, dans cette œuvre d'orientation intérieure, tout un travail de l'initiative privée. Quel canton suisse ne possède aujourd'hui ses institutions qui poursuivent très librement l'œuvre de Rousseau, de Pestalozzi, de Fellenberg, de Tœpffer, de Vinet? Les exigences croissent. On doit désormais préparer des esprits qui apprendront vite beaucoup de choses. Et qui sauront choisir une spécialité où ils excelleront. Pas moyen toutefois d'y exceller sans la dominer. La superficialité reste un redoutable écueil. Et tant mieux! Il est juste que l'existence donne raison à ceux qui voient loin. C'est récompenser l'effort vrai, contre l'effort artificiel. Et, du même coup, les éducateurs visant où doit viser tout éducateur: haut.

Une élite rapidement adaptable aux situations les plus diverses, mais y projetant sa lucidité, voilà ce dont a besoin, sous tous les climats, le monde moderne. Et voilà certes le but d'enseignement privé suisse, dont la clientèle se recrute chez ceux qui auront, le plus souvent, de lourdes responsabilités. Il y a les jeunes filles, nullement au second plan, rassurez-vous. Tout ce qui concerne les jeunes gens, à l'heure actuelle, concerne les jeunes filles. Même dans un pays où la femme, si elle use à merveille du droit de parler, ce qui est précieux pour tous, attend toujours son droit de vote. En quoi diffère la condition des deux sexes? Le travail dans les instituts de Suisse ne manque donc pas. Ils préparent des citoyens et des citoyennes, princes ou princesses, officiers de l'industrie ou du négoce, intellectuels voués à toutes disciplines. C'est une exportation sur place.

PAUL ANDRÉ